

En l'espèce, la décision du 27 juillet se fonde essentiellement sur ce que la poursuite a été entreprise, contrairement à l'art. 41, par la voie ordinaire et non par voie de réalisation de gage ; que la main-levée donnait seulement au créancier le droit de poursuivre par voie de réalisation de gage et que la poursuite par voie ordinaire porte atteinte aux droits des autres créanciers.

Quant au premier grief, il est à remarquer que les autorités préposées à la poursuite ont seules le droit de statuer sur le mode de poursuite, et que toute plainte touchant le mode de poursuite doit être portée dans les dix jours. Et, quant au fait que les droits d'autres créanciers se trouveraient lésés par le genre de poursuite adopté, il ne saurait influencer les rapports entre le créancier poursuivant et le débiteur poursuivi, et le juge avait d'autant moins à tenir compte de ce grief qu'en l'espèce les autres créanciers de Tanast étaient absolument étrangers au procès.

La décision du 27 juillet 1895 méconnaît donc les principes essentiels de la loi sur la poursuite, et constitue ainsi un empiétement de l'autorité judiciaire sur les attributions des autorités de surveillance.

4. — On peut encore se demander si le juge pouvait légitimer son intervention dans la poursuite par l'existence d'un procès entre Tanast et la Banque foncière.

A cet égard, il faut reconnaître que ce n'est pas aux autorités de surveillance à examiner si les procédés judiciaires de Tanast sont valables ; les tribunaux peuvent seuls se prononcer sur ce point. Mais il appartient aux autorités de surveillance de rechercher si le fait que le procès était pendant peut justifier une suspension de la poursuite.

Le procès dont il s'agit a pour origine l'action de Tanast tendant à faire prononcer que le débiteur est au bénéfice d'un délai de paiement. Or, à supposer qu'un terme eût réellement été accordé à Tanast, celui-ci aurait dû s'en prévaloir lors de son opposition. Ce moyen n'ayant pas été soulevé et l'opposition de Tanast ayant été écartée par un prononcé de main-levée définitive, la poursuite devait suivre son cours

(art. 69, 4°). Il ressort en effet des art. 85 et 86 qu'une fois la main-levée de l'opposition devenue définitive, il n'appartient plus au débiteur d'obtenir, à son gré, la suspension de la poursuite en se bornant à alléguer la non-existence ou la non-exigibilité de la créance. La loi prévoit, il est vrai, que le débiteur qui, sans faute de sa part, a été empêché de former opposition dans le délai légal est recevable à la former plus tard (art. 77). De même, l'art. 85 stipule que le débiteur peut, en tout temps, requérir du juge l'annulation ou la suspension de la poursuite s'il prouve par titre que la dette est éteinte en capital, intérêts et frais ou que le créancier lui a accordé un sursis. Mais les deux exceptions des art. 77 et 85, qui se justifient d'ailleurs pleinement, sont évidemment limitatives. De ce que le législateur les a prévues d'une manière expresse il ressort que l'action du débiteur ne saurait, au contraire, autoriser le juge à suspendre la poursuite. Le moyen allégué par le débiteur est de ceux dont il aurait pu se prévaloir en faisant opposition.

Il n'a pas été soutenu que l'art. 85 de la loi sur la poursuite, était applicable dans l'espèce. D'ailleurs le titre dont se prévaut Tanast ne se rapporte pas directement à la créance dont le paiement est réclamé.

Par ces motifs,

La Chambre des poursuites et des faillites

prononce :

Le recours est déclaré fondé, et l'office de Sion est invité à procéder à la vente des objets saisis.

54. Entscheid vom 18. Februar 1896 in Sachen Flury.

In einer am 1. August 1895 von Georg Wutschler gegen Eduard Flury eingeleiteten Betreibung für einen Hauptbetrag von 41 Fr. bewilligte das Betreibungsamt Baselstadt dem Schuldner auf ärztliche Zeugnisse hin gemäß Art. 61 des Betreibungs-gesetzes wegen schwerer Krankheit Rechtsstillstand, erstmals bis

20. November und sodann am 18. November 1895 bis April 1896. Gegen letztere Verfügung beschwerte sich der Gläubiger bei der kantonalen Aufsichtsbehörde, welche am 30. November die Beschwerde begründet und den dem Ed. Flury gewährten Rechtsstillstand mit dem 14. Dezember beendet erklärte, aus folgenden Gründen:

„Laut Bescheinigung des Arztes der Diakonissenanstalt in Niehen „befindet sich Flury seit dem 1. Juli dort in Behandlung wegen „chronischen Lungenleidens und wird bis Frühjahr 1896, wenn „nicht für immer, arbeitsunfähig sein. Nun ist aber die Meinung „des Art. 61 doch nicht die, daß einem schwerkranken Schuldner „so lange seine Krankheit andauert, — unter Umständen Jahre „lang — Rechtsstillstand gewährt, und seinen Gläubigern die „Möglichkeit der Exekution abgeschnitten werden soll, vielmehr „ist diese außerordentliche Maßregel nur angezeigt, wenn und so „lang er außer Stande ist, seine Angelegenheiten zu besorgen „oder besorgen zu lassen. Bei der vorliegenden chronischen Krank- „heit trifft dies nicht zu, und es ist daher der gewährte Rechts- „stillstand auf die Zeit bis zum 14. Dezember abzukürzen.“

Gegen diesen Entscheid rekurrirte der Schuldner rechtzeitig an die Oberaufsichtsbehörde.

Die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer zieht  
in Erwägung:

Art. 61 des Betreibungsgesetzes stellt die Frage, ob einem schwer kranken Schuldner Rechtsstillstand zu gewähren sei, in das Ermessen des Betreibungsbeamten, und es beruht deshalb auch der über eine derartige Verfügung des Betreibungsbeamten angerufene Entscheid einer Aufsichtsbehörde wesentlich auf einer freien Würdigung der Verhältnisse. Diese wird in der Regel nicht als gesetzwidrig betrachtet und es wird darin gewöhnlich auch nicht eine Rechtsverweigerung erblickt werden können, so daß die Weiterziehung des Entscheides der kantonalen an die eidgenössische Aufsichtsbehörde nach Art. 19 des Betreibungsgesetzes meistens versagen wird. Nur dann würde ein Rekurs an die eidgenössische Aufsichtsbehörde zum Ziele führen, wenn die Würdigung der tatsächlichen Verhältnisse durch die kantonale Aufsichtsbehörde eine

offenbar unrichtige und dem Grundgedanken des Art. 61 des Betreibungsgesetzes widersprechende wäre, was aber vorliegend nicht gesagt werden kann.

Aus diesen Gründen hat die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer

erkannt:

Der Rekurs wird abgewiesen.

55. Entscheid vom 25. Februar 1896 in Sachen Krenger.

I. Christian Hadorn im Riedli zu Forst bei Thun stellte am 24. Juni 1893 für eine Forderung gegen Friedrich Krenger in Forst das Pfändungsbegehren. Er wurde als der letzte Teilnehmer an einer Gläubigergruppe zugelassen, für die bereits eine Mobiliarpfändung stattgefunden hatte. Da die Forderungen der sämtlichen Gläubiger dieser Gruppe nicht gedeckt schienen, wurden am 10. August und am 21. August 1893 ergänzungsweise Liegenschaften des Schuldners gepfändet.

II. Hadorn verlangte die Verwertung der gepfändeten Liegenschaften erst am 22. Juli 1895. Das Betreibungsamt erklärte: Die Betreibung sei mit dem 24. Juni 1895 verjährt.

Gegen diesen Bescheid führte Hadorn bei der Aufsichtsbehörde Beschwerde. Er behauptete, die zweijährige Frist des Art. 116 des Betreibungsgesetzes habe bezüglich der Liegenschaften erst mit deren Pfändung zu laufen begonnen und sei also zur Zeit des Verwertungsbegehrens noch nicht abgelaufen gewesen. Er behauptete somit: 1. Es sei das Betreibungsamt Thun anzuhalten, dem Verwertungsbegehren vom 22. Juli 1895 Folge zu geben. 2. Das Betreibungsamt sei für allen aus seiner Rechtsverweigerung und Rechtsverzögerung entstandenen Schaden verantwortlich zu erklären, unter gesetzlicher Kostenfolge.

Der Betreibungsbeamte schloß auf Abweisung der Beschwerde, indem er namentlich auf Art. 116, Absatz 2 des Betreibungsgesetzes hinwies.

III. Die Aufsichtsbehörde sprach dem Beschwerdeführer seinen